

kteřá se těžko zařazují do slovních druhů, jako *abe* (autor neuvedl, že vedle udávaného citoslovočného významu se ještě vyskytuje v žargonu substantivum *abe* = chléb), *ej, eto, neka, už, vsáde* aj., *Káde a kím* nejsou synonymní předložky (s. 151), kromě toho *káde* jako předložka je zastaralé. Též užití některých dalších předložek se liší podle dialektů a bylo by třeba připojit aspoň stručnou poznámku; platí to o *ot, prez, po, u, kím* aj. — Autor zřejmě pochází ze západního Bulharska, poněvadž řadu jasných dialektismů z této oblasti povoluje a naproti tomu se staví proti těm prvkům východobulharských nářečí, které norma spisovného jazyka připouští. Např. na s. 285 tvrdí: „Redukce samohlásek je vlastní východobulharským dialektům. Ve spisovném jazyce je nutno se jí vyhýbat.“ — Norma spisovné bulharštiny však redukci dopouští, nedovoluje jen nadměrnou redukci, jaká je např. na Lovečsku, Gabrovsku aj.

Několik poznámek k terminologii, užívané v příručce. Autor většinou užívá nejnovější terminologie, zejména pokud jde o oblast slovesa. Správně označuje „*preizkazno naklonenie*“, ale jeho jednotlivé formy „*preizkazni vremena*“ (segašno *preizkazno vreme*, minalo *preizkazno vreme* atd.). Správně označuje *bádešte vreme v minaloto*. Někde však, patrně pod vlivem starších názorů, zejména akad. A. Teodorova-Balana, uvádí zastaralé nebo dnes neuzívané termíny *menitba* (flexe) (srov. s. 162), *mestoime* m. *mestoimie* (s. 169) aj.

Shrňme-li, vidíme, že výklady v příručce Conevského mají značnou hodnotu a že se z nich může studující bulharštiny leccos dozvědět; tato hodnota však byla snížena nevhodným uspořádáním textu, takže kniha se de facto stala nikoliv, jak je nazývána, příručkou, nýbrž „zajímavým čtením pro filologa bulharistu“. V tomto směru je poučením i pro podobné pokusy u nás, a proto je třeba, abychom podobné práce v cizině nenechávali bez povšimnutí.

Vladimír Šaur

Jean Perrot: *Les dérivés latins en -men et -mentum*. Études et commentaires XXXVII, Paris (C. Klincksieck) 1961, 382 p.

Ce nouveau livre est une monographie excellente du domaine de la formation et de l'histoire des mots. À l'égard de l'actualité de ce genre, nous considérons l'ouvrage présent comme si important non seulement à cause de ses résultats mais aussi à cause de son apport méthodique et à cause de son initiative dans les parties linguistiques en général que nous nous permettrons de reproduire son contenu un peu plus détaillé qu'il n'est pas d'usage. La richesse de ce contenu ne nous permet qu'un choix simple des pensées principales et l'aperçu des conclusions tirées. C'étaient plutôt les vues méthodiques que matérielles qui ont causé la division de l'ouvrage en six parties.

La première partie comprend des indications introductives sur les appartenances historiques des dérivés latins en *-men* et *-mentum* qui se relie à un important groupe indo-européen conservé dans la plupart des langues, c'est-à-dire à la formation en **-men-/*-mon-/*-m̥n-*. L'auteur caractérise ce type suffixal **-m(e)o-n-* tout d'abord dans le cadre indo-européen, puis il résume brièvement les données italiques et apporte une vue d'ensemble des données latines. L'antiquité du type **-m(e)o-n-* est attesté non seulement par sa représentation dans tous les grands groupes de l'ensemble indo-européen et par un assez grand nombre de mots dérivés correspondants dans plusieurs langues qui indiquent la vitalité du type en indo-européen commun, mais aussi par un jeu d'alternances de caractère ancien, affectant l'aspect vocalique du suffixe (soit en relation avec des distinctions de valeur, soit au cours de la flexion) et la place du ton; la formation a fourni à la fois des neutres et des adjectifs, ceux-ci servant souvent de noms d'agent.

De traits caractéristiques morphologiques et sémantiques, sont ici présentés surtout les faits qui peuvent être en rapport avec les données latines: les relations entre l'aspect vocalique du suffixe, la place du ton et le sens du dérivé dont la complexité est illustrée surtout par une revue brève des données grecques et sanscrites; l'emploi du suffixe **-men* pour des formes d'infinitifs dans le groupe indo-iranien et hellénique et pour une forme dite „supin“ en hittite ce qui montre l'aptitude du suffixe **-men* à fournir des noms verbaux; la composition de la suffixation **-m-en-* de deux éléments qui permet de chercher, d'une part, les relations entre le suffixe **-men-* et de divers autres suffixes, notamment entre les suffixes **-mer-*: **-men* auprès de substantifs verbaux et **-mo-*: **-mno-* auprès des participes médio-passifs, d'autre part, l'unité sémantique des formations suffixales avec la base **m*: «cette base représenterait un suffixe **-em-/*-m-* auquel s'attacherait une valeur générale „moyenne“, impliquant la participation du sujet au procès qu'il subit ou qui l'engage intimement»; le suffixe se présente aussi sous la forme **-s-men-* (mais non en slave, voir plus loin!); les dérivés en **-m(e)o-n-* ont eux-mêmes servi de base à de nouvelles dérivations dont on signale ici — à côté du suffixe thématisé mentionné déjà **-m(e)no-* — le suffixe *-ment* d'une classe d'adjectifs indo-iraniens et les formations isolées en **-m̥to-*; enfin est présenté ici d'une façon plus précise le type de neutres en **-m̥n-* et on note quelques essais de son explication sémantique.

L'osque et l'ombrien ont très peu de représentants du type en **-m(e)o-n-* et on peut dire qu'ils

ont besoin eux-mêmes plus d'explication qu'ils ne peuvent contribuer à expliquer les données indo-européennes et latines.

Quant aux données latines, il y avait en tout deux types neutres productifs tirés de la suffixation *(-s)-*m(e)on-*, l'un en *-men*, *-minis*, l'autre en *-mentum*, *-menti* qui se développaient en relation étroite l'un avec l'autre (deux dérivés sont tirés souvent de la même base: l'un en *-men*, l'autre en *-mentum*); le masculin *flāmen* est exclu bien qu'on voie un ancien neutre dans ce mot. Hors de ces deux types qui font objet de l'étude, l'auteur mentionne autres formations bâties sur la base *-m(e)on-*: ce sont a) quelques mots masculins en *-mō*, *-mōnis* qui semblent continuer le type en *-mōn-* (*Sēmō*, *Termō*, *sermō*); b) les substantifs en *-mōnium* et *-mōnia* (*alimōnium*, *querimōnia*); c) les traces de la formation en **-mno-* et **-mnā* (*alumnus*, *fēmīna*); d) enfin la désinence médiopassive de la 2^e personne du pluriel *-minī* qui peut se rapporter à **-men* de deux manières; l'auteur s'incline à l'explication de **men-ai* qui peut être comparé à la finale grecque des infinitifs du type *ἵδμεναι* quoiqu'il y ait peut-être des difficultés plus grandes qu'à l'explication sortant du participe en *-menoi* (il n'y a pas de traces de **menai* en italique; dans le grec *-μεναι* ne se trouve à l'origine qu'après des verbes athématiques, v. Schwyzler, Gr. Gr. I 806)

L'exposé propre des dérivés latins en *-men* et en *-mentum* commence dans la deuxième partie où sont rassemblées les données du lexique dans le développement historique. Dans les listes des dérivés, les mots sont présentés par ordre chronologique de leur apparition dans les textes et c'est pourquoi le long développement de la latinité est divisé en six périodes: 1^o du début de la tradition à la fin du 2^e siècle; 2^o l'époque cicéronienne; 3^o l'époque augustéenne; 4^o de la fin du règne d'Auguste à la fin du règne de Trajan; 5^o le siècle des Antonins; 6^o des débuts de la littérature chrétienne au commencement du 7^e siècle.

Certains mots qui n'ont pas été inclus pour des raisons diverses dans les listes ainsi que les mots dont le rangement a exigé une considération ou justification spéciale sont présentés dans les compléments qui suivent les listes. Ce sont des termes certains qui ne sont connus que par des glossaires tardifs, des mots de date incertaine et ceux d'existence douteuse. C'est surtout aux problèmes philologiques et linguistiques de datation, de l'apparition de quelques mots et aux problèmes concernant l'existence de certains mots (par exemple *petimen*, *fulmen*, *femen*; aussi *ēmōlimentum* chez César BG I 34) que l'auteur consacre des exposés vastes qui présentent eux-mêmes un bon apport à la lexicographie latine.

L'excursion de l'auteur sur l'origine des verbes en *-mināre* (tirés en général apparemment des mots en *-men*) aux cas où le verbe est attesté disons quelques siècles avant le substantif, est intéressant. L'hypothèse de créations analogiques (d'après des couples comme *sero*/(*sēmen*)/*sēmīnō*, *discernō*/(*discrīmen*)/*discrīminō* se forme directement le couple *contingō*/*contaminō* d' où seulement secondairement *contāmen*) est bien justifiée aussi sémantiquement. Mais l'autre hypothèse très complexe qui s'efforce d'expliquer l'origine de *-mināre* — surtout pour le verbe *carmināre* 'carder' — par rapport du passif en *-minārī* au participe en **-mno-* paraît peu vraisemblable. Le mot *carmen* 'instrument à carder', quoique l'auteur remette son existence en doute, peut appartenir à un fond ancien: il peut bien se rattacher au vieux groupe de mots indiquant des choses relatives au tissage comme *nēmen*, *stāmen*, *vīmen* etc., et son absence dans les textes antérieurs est explicable par suite de son caractère technique (le verbe *cārō* qui sert de base est aussi rarement attesté).

À la fin de cette partie, on a ajouté un appendice comprenant de brèves indications sur les représentants de la dérivation en *-men* et en *-mentum* dans les langues romanes où elle est restée vivante.

Dans la troisième partie, on explore le développement des dérivés en *-men* et en *-mentum* dans leurs aspects extérieurs (les deux parties suivantes étant réservées aux problèmes morphologiques et sémantiques). Ce sont deux questions qui sont en relation étroite et qu'on résoud ici: d'une part, la courbe de la productivité et les modalités du développement de deux types considérées isolément et dans leurs rapports, d'autre part, les domaines d'emploi, l'extension de chacune de deux catégories et leur utilisation dans les formes diverses de la langue (langue poétique, populaire, vocabulaires techniques etc.).

La productivité de deux types (évaluée aussi par comparaison avec les créations en *-tiō*, *-tus* et *-tura*) a varié selon les époques et a varié aussi sensiblement l'importance des dérivés créés. Le total des dérivés en *-men(tum)* fait plus de 250 mots en *-men* et environ 370 mots en *-mentum*; mais il y a de nombreux doublets en *-men/-mentum*: presque un tiers de mots en *-mentum* correspond aux créations en *-men*, plus que le tiers de mots en *-men* correspond à ceux en *-mentum*. L'examen de ces couples par lesquels se manifeste la solidarité de deux dérivations dans tout leur développement, est effectué avec un grand soin et fournit des indications utiles surtout pour l'étude sémantique. Après l'examen global avec des indications générales suivent les tableaux assez complexes, mais très informatifs des couples et des mots isolés aux périodes différentes qui précisent les conditions du développement des couples au cours de la latinité.

On peut tirer ces conclusions principales de ce chapitre: c'est au début de la tradition que les deux formations, celle-ci en *-men* et celle-là en *-mentum*, semblent avoir été les plus indépendantes l'une de l'autre: les couples y sont exceptionnels et les mots de la première période restent pour la plupart sans doubles. Dans le développement postérieur, ces deux formations se sont rapprochées avec l'extension du nombre des couples. Ces faits reflètent, paraît-il, une évolution sémantique (affectant sans doute surtout *-men*). Le rapprochement de ces deux types n'a pas été complet: nombreuses créations isolées de l'un type ou de l'autre persistent encore. C'est un signe que chacune de deux formations a toujours conservé sa vitalité propre.

Suit l'étude intéressante des domaines d'emploi des dérivés en *-men* et en *-mentum*. Il y a des différences considérables. La dérivation en *-men* n'a pas été productive dans la langue écrite courante du style „moyen“, bien qu'il y ait quelques mots apparemment très anciens (comme *agmen*, *carmen*, *crimen*, *flūmen*, *lūmen*) qu'on emploie couramment dans toutes les formes de la langue écrite et qui prouvent un emploi préhistorique plus large; mais leur développement postérieur n'a pas présenté tels nouveaux mots fondamentaux. En revanche, c'est *-men*, qui a pris une grande productivité dans la langue poétique et, sous l'Empire, aussi dans la prose littéraire, qui empruntait souvent son lexique à la poésie classique. On consacre à ce développement littéraire de *-men* des explications très soigneuses, qui suivent en détail l'emploi de la dérivation non seulement dans les périodes diverses, mais aussi dans les divers genres poétiques et chez les auteurs remarquables; les causes de ce développement se trouvent dans les efforts pour la différenciation lexicale et dans les raisons métriques. Il y avait encore un autre développement de *-men* dans la langue populaire: dès le commencement, il y a des mots en *-men*, qui désignent des choses concrètes de divers domaines se rattachant le plus souvent à la vie rurale (à l'agriculture, à l'élevage, à l'activité manuelle); ce développement est sensible surtout dans les aboutissements romans. A la différence de *-men*, la dérivation en *-mentum* avait un emploi beaucoup plus large pendant toute la latinité; en étant toujours productive dans tous les domaines de la langue courante elle a fourni des mots importants — soit désignations des réalités matérielles soit notions abstraites. D'autre part, elle s'est fait valoir relativement peu dans le vocabulaire intellectuel et littéraire; on peut constater un certain développement littéraire depuis le 2^e siècle, provoqué par le goût archaïsant. Ce qui était commun à toutes les deux formations c'était l'emploi vaste dans les vocabulaires spécialisés et concrets, où elles se développaient concurremment et constituaient souvent des couples (p. e. *crassāmen/crassāmentum* 'dépot, sédiment'). Mais ici même, paraît-il, *-mentum* avait un emploi plus vaste en formant des termes à toutes sortes de vocabulaires techniques, tandis que *-men* était limité aux domaines plus déterminés, surtout à l'agriculture et à la cuisine. Et il ne faut pas encore oublier une circonstance importante: pendant toute la latinité, il y avait des mots en *-menta* employés exclusivement ou ordinairement au pluriel avec le sens collectif.

À la fin, l'auteur touche le problème de l'influence possible du „latin chrétien“ et du „latin africain“: aucun d'eux ne jouait pas un rôle spécial dans le développement des mots en *-men* et en *-mentum*.

Six chapitres de la quatrième partie sont consacrés à l'étude morphologique de deux types en question.

Le classement morphologique des mots en *-men* et en *-mentum* est présenté sous forme de tableaux, qui — en servant la division en six périodes du développement ainsi que la distinction de deux classes de dérivés — établissent cinq types morphologiques: 1^o le suffixe *-(s)men(tum)* est précédé par une consonne ou par une voyelle longue radicale; 2^o le suffixe *-men(tum)* suit une voyelle brève *-i-* ou *-ū-*; 3^o 4^o 5^o le suffixe *-men(tum)* est précédé d'une voyelle *ā*, *ī*, *ū* non radicale.

Les compléments des tableaux comprennent l'étude des cas particuliers, l'analyse des mots, dont la structure n'est pas, quand même en détails, claire ou reste douteuse.

Un tableau suivant résume sous forme de statistique les données des tableaux précédents en indiquant le nombre de mots nouveaux pour chaque type morphologique dans les époques différentes. Il en résulte quelques notions importantes sur l'évolution comparée des types morphologiques différents.

Le type morphologique le plus productif pour *-men* et plus encore pour *-mentum* a été celui en *-ā-men(tum)*; cela s'explique facilement par un énorme développement des thèmes verbaux en *-ā* au cours de la latinité. En second lieu est le type dit radical (ce type est en rapport avec le précédent environ d'une moitié pour *-men* à un tiers pour *-mentum*); mais l'importance de cette représentation numérique du type archaïque est réduite par la qualité des apports. Le type *-i-men(tum)* et surtout le type *-ū-mentum* sont étonnamment assez peu représentés quoiqu'ils aient eu un développement important en roman. Le type *-i-men(tum)* et *-ū-men(tum)* ne se présentent que dans quelques mots. L'évolution numérique des apports des types différents est caractérisée par l'opposition entre le type radical et le type *-ā-men(tum)*. Le type radical représenté largement au début pour les deux suffixes (plus de deux tiers de formes pour *-men*, environ un tiers pour

-mentum) n'a guère apporté de formes nouvelles à partir de la troisième période; la remontée relative de la dernière période est en grande partie artificielle. Au contraire, le type *-ā-men(tum)* a progressé et a atteint sa plus forte productivité dans la dernière période.

Une différence sensible se fait voir aussi entre *-men* et *-mentum*. Dans la première période, les deux tiers de formes en *-men* appartiennent au type radical, alors qu' *-ā-men* est à peine représenté; au contraire, pour *-mentum* le type à voyelle *-ā-* est déjà prédominant, le type radical compte un peu moins représentants que celui-là.

Ces constatations importantes pour comprendre le développement sémantique sont justifiées et précisées dans les trois chapitres suivants qui contiennent analyse détaillée des types morphologiques différents, leur développement historique, problèmes de structure du radical et du suffixe.

La cinquième partie comprend une étude sémantique étendue qui s'efforce de déterminer les valeurs de deux suffixes acquises au cours du développement. Devant l'étude propre des faits il y a une discussion théorique qui pose et analyse des problèmes méthodiques d'une portée générale pour toute l'étude des dérivés (surtout les questions de la valeur d'un suffixe fondée sur la relation sémantique interne de suffixe à base, de l'unité hypothétique de la valeur, des groupements sémantiques fondés sur les relations externes entre les mots et les choses). Nous n'avons pas l'intention de la reproduire ici, ses conclusions pratiques, c'est-à-dire les principes de description résulteront de ce qui suit. Nous y reviendrons encore par quelques remarques ailleurs.

L'ensemble des faits certains mentionnés déjà de la période la plus ancienne de la latinité (la plus grande indépendance mutuelle de deux formations, les couples exceptionnels; la représentation large du type radical, surtout pour *-men*, avec les mots certains très anciens; la représentation faible du type à voyelle *-ā-* pour *-men-* et par contre sa prédominance pour *-mentum* dans la même époque) indique une différenciation sémantique pendant la 1^{re} période, où les dérivés en *-men* à la fois avec leur structure plus archaïque pourraient conserver une fonction également plus archaïque que les dérivés en *-mentum*.

À l'évolution postérieure (caractérisée par la régression du type radical pour les deux classes, par le développement corrélatif du type à voyelle *-ā-* et par la multiplication des couples *-men/mentum*) correspondrait probablement un rapprochement sémantique de deux formations.

En résulte une disposition de l'étude sémantique: d'abord sont considérées les données anciennes de la première période à la fin de l'époque républicaine pour chaque de deux formations séparément; puis sont observés en bloc les faits de la latinité impériale.

Le chapitre important sur le sens et la valeur des mots en *-men* commence par les caractéristiques sémantiques des anciens dérivés radicaux comme *agmen*, *lūmen*, *carmen*, *sēmen*, *vīmen* etc. Par une revue de ces mots (dont quelques-uns sont tirés de racines qui produisent des verbes d'emploi intransitif et de sens moyen!) et par l'interprétation de leur sens (qui semble quelque part un peu forcée, par ex. *sēmen* désignerait la graine comme siège du processus d'ensemencement?) l'auteur parvient à l'opinion qu'ils ont un sens moyen en désignant des réalités porteuses du procès que le radical évoque. Ce commun dénominateur sémantique s'accorde sans doute bien avec la valeur attribuée par É. Benveniste à la formation en **-mer/n-* (les mots pourvus de cette suffixation „ressortissent à la sphère du sujet et dénotent une activité où participe la personnalité un état qu'elle subit, un procès où elle est engagée“; les dérivés en *-men* „touchent la sphère du moyen, indiquant non le transfert de l'acte à l'objet..., mais le siège et le point de départ de la notion“); cette valeur s'attacherait au suffixe **(e)m-* (voir au-dessus). En cherchant la place des mots radicaux en *-men* dans le système lexical auquel ils appartiennent, l'auteur met entre les noms-racines féminins à suffixe zéro, désignant (selon Ernout) des „forces ac i es, physiques ou morales, s'exerçant sur l'homme et sur la nature“ (cp. le couple *lūx — lūmen*) et entre les abstraits verbaux en *-tiō* et surtout en *-tus* (cp. *agmen — āctus — āctiō*). Quant aux valeurs de ces deux types, il sort de la distinction donnée par É. Benveniste, d'après lequel les mots en *-tiō* indiquent l'action comme objective, se réalisant hors du sujet, s'accomplissant dans l'objet; les mots en *-tus* dénotent l'action comme subjective, c'est-à-dire émanant du sujet; *-tiō* dénote une valeur d'actualité, *-tu-* d'aptitude. L'opposition du type „subjectif“ en *-men* et du type „objectif“ en *-tiō* étant évidente, l'auteur s'efforce de déterminer la différence plus subtile entre les deux formations „subjectives“ en *-men* et *-tus*. Il la définit ainsi: „Le mot en *-tus* rapporte le procès au sujet, mais ce sujet reste distinct du procès qui en émane; si le mot en *-tus* vient à désigner une chose, ce n'est pas la chose siège du procès, mais une chose ou une notion qui est la manifestation de ce procès“. „Au contraire, le mot en *-men* évoque le siège même du procès, non pas la chose produite par lui, mais celle en laquelle il s'accomplit“. Il cherche à démontrer ces rapports de valeurs par examen sémantique d'un nombre des couples ou des triades telles comme *agmen — āctus — āctiō*, *sēmen — satus — satiō*, *carmen — cantus — cantiō*, *flūmen — fluctus* etc. Par cette analyse il arrive à cette définition finale de la valeur des dérivés radicaux

en *-men*: „un mot pourvu de ce suffixe désigne une chose conçue en tant que siège du procès marqué par le radical, une chose qui s'identifie en quelque sorte au procès lui-même, dont tout l'être consiste à être porteuse de ce procès“. Ou autrement dit: „à la formation en *-men* correspond... une substantivation de la notion verbale caractérisée par une représentation moyenne ou subjective du procès“. Ces mots conservent d'après l'auteur une valeur indo-européenne, en gardant la possibilité de fonctionner comme des sortes de substantifs verbaux; ainsi on explique la double face sémantique d'un mot comme *agmen*, susceptible d'un emploi abstrait („cours“) comme d'un emploi concret („troupe en marche“).

Nous reviendrons encore à cette partie des explications dans les notes finales.

Dans la première période apparaissent déjà auprès des mots en *-men*, et même auprès des dérivés radicaux, deux variétés sémantiques secondaires, qui — d'après l'auteur — se développaient de l'ancienne valeur moyenne. Ce sont d'une part les mots d'un sens passif ou plutôt résultatif (marquant le résultat de l'activité: *segmina* „rognures“ = choses coupées), d'autre part ceux d'une valeur active ou souvent appelée „instrumentale“ (*vitae propāgmen* „ce qui prolonge la vie“). Mais dans ces deux développements resterait sensible la valeur ancienne du type en *-men*, les mots de l'un et de l'autre genre conserveraient toujours la représentation fondamentale de toute la classe en s'appliquant „à des réalités concrètes ou abstraites qui, en quelque sorte, enferment en elles le procès, soit qu'elles tirent leur existence de ce procès (type résultatif), soit qu'elles se manifestent par l'exercice de ce procès (type actif)“. C'est pourquoi l'auteur les considère comme des variétés sémantiques, il ne s'agit pas à ce qu'on dit du changement de valeur. Leur développement est en relation avec l'adaptation de *-men* à des thèmes verbaux, désignant des procès qui impliquent un objet; auprès de ces dérivés il n'y a plus de place pour la représentation subjective, moyenne, qui caractérisait les anciens dérivés radicaux, mais ceux-ci sont déjà orientés, par la nature même des bases, soit vers un sens nettement actif soit nettement passif ou résultatif. — Le type ancien de mots comme *agmen*, *flūmen*, signifiant le siège du procès et en quelque sorte la matérialisation de ce procès, qui devrait être, antérieurement à la tradition, le seul représenté et prévalait encore à l'époque la plus vieille, est en retraite. Il n'a pas été éliminé, car les vieux dérivés radicaux se maintiennent en usage, mais il a perdu sa productivité déjà dès la deuxième période où les valeurs active et résultative deviennent norme. — Le sens abstrait des mots tirés de thèmes verbaux, comme *cōnāmen*, *certāmen*, est ici expliqué du sens résultatif. Ce n'est que dans la période cicéronienne qu'apparaît aussi le premier représentant du type dénominal pour *-men*, c'est-à-dire *laterāmen* „paroi d'un vase“, de *latus*, *-eris*, tandis que les dénominaux en *-amentum* sont bien représentés depuis la première période. D'ici sortit une suffixation en *-āmen* sur base nominale, qui se développa plus tard dans la latinité impériale.

Auprès du type en *-mentum*, la situation est distincte dans l'ancienne période. Le type radical avec l'ancienne valeur moyenne du type *agmen* n'existe point pour *-mentum*. Dans les dérivés en *-mentum* dominent les variétés sémantiques secondaires de dérivés en *-men*, c'est-à-dire type actif et résultatif (différenciés déjà chez les savants d'autrefois comme une désignation de la „res efficiens“ et de la „res effecta“, ou de l'instrument et du résultat de l'action). Dans chacun des deux types sont représentés d'une part les mots désignant des réalités concrètes, d'autre part des notions abstraites (par ex. actif: *frūmentum* — *blandimentum*, résultatif: *imentum* — *detrimentum*). Mais l'auteur voit justement qu'il s'agit plutôt des usages concrets et abstraits que de la notion. Outre ces deux types il y a un ensemble cohérent de dérivés dénominaux, pour la plupart en *-amentum*, qu'on désigne comme des noms de signification collective (par ex. *calceamentum*, *ferramenta*, *nidamenta*). Selon l'auteur, il s'agit plutôt d'un sens d'espèce et l'opposition du nom de base avec le dérivé est celle de l'individualisé au non individualisé (*calceus* = objet individualisé — *calceamentum* „tout ce qui est d'ordre du calceus“); à cause de ce caractère de non-individualisation on attribue un sens collectif à ces dérivés. On les emploie pour la plupart ou exclusivement dans le pluriel. — Mais la prédominance du pluriel apparaît aussi dans les autres types et l'auteur trouve certains groupes sémantiques où le pluriel prédomine ou il est seul usuel: il examine aussi les conditions diverses pendant lesquelles pouvait se développer secondairement l'utilisation du singulier pour les mots qui semblent n'avoir été usités originairement qu'au pluriel. — L'évolution de *-mentum* pendant la période républicaine ne se distingue en rien de la première période. — L'auteur tâche de constater l'unité de valeur de toutes ces variétés sémantiques par la comparaison avec celle de *-men*. A côté des traits principaux communs apparaissant spécialement dans les variétés sémantiques communes (résultative et active) qui peuvent être définies d'une pareille manière pour les deux formations, les deux types ont des traits particuliers qui les distinguent. Comme nous avons dit, les mots en *-mentum* de la même espèce sémantique qu'*agmen* ou *flūmen* n'existent pas. Aucun mot en *-mentum* n'a un tel caractère où s'associe le concret avec l'abstrait, le procès avec la chose qui le matérialise. Les mots en *-mentum* sont, dès la 1^{ère} période, beaucoup plus aptes à désigner des notions abstraites que ceux

en *-men*. Mais ils parviennent à des sens abstraits par d'autres voies que le type *agmen*, en se rattachant surtout au type résultatif. L'auteur formule convenablement l'opposition entre les deux classes en disant que les dérivés en *-men* représentent des substantifs verbaux à l'état plus pur, tandis que le type en *-mentum* ne forme que des substantifs porteurs de l'idée verbale et semble s'interpréter comme dérivé du substantif verbal; c'est en accord avec les structures morphologiques. Une observation de la nature de cette dérivation, importante pour l'explication suivante: „le pluriel jouant un rôle particulier dans les mots en *-mentum*, ce type dérivé a dû servir en grande partie à désigner des ensembles d'objets définis comme porteurs de l'idée verbale“. C'est l'évolution sémantique du type en *-men*, étant en relation immédiate avec la disparition des formations radicales, qui se dirigeait vers la répression de la distinction fondamentale entre les deux classes, tandis que *-mentum* restait stable dans ses fonctions sémantiques. Mais cette évolution ne menait jamais à une confusion sémantique complète de deux formations, leurs champs sémantiques n'ont jamais coïncidé entièrement. Tout cela donc démontre qu'à l'origine antérieurement à la tradition, il s'agissait de deux valeurs diverses, dont la séparation est encore relativement marquée dans la 1^{re} période. Mais le lien morphologique qui les joignait, les a rapprochées par l'évolution tellement qu'elles ne peuvent être considérées dans leur développement comme deux valeurs distinctes de telle manière comme p. e. *-tus* et *-tio*, mais qu'elles apparaissent plutôt comme deux modalités d'une même valeur.

Dans le dernier chapitre de cette partie on suit l'évolution de ces types dans la latinité impériale, en relation étroite avec l'étude des domaines d'emploi. Nous n'en notons que la conclusion sur les rapports entre *-men* et *-mentum*. Ces deux types deviennent tout à fait parallèles et toujours plus associés. Le nombre de couples croît particulièrement (mais les mots en *-men* les plus anciens du type sémantique archaïque n'ont jamais eu de doublets proprement dits en *-mentum*), et les principaux types sémantiques sont communs pour toutes les deux classes. De même, caractéristique commune à basse époque est le grand développement des sens abstraits (mais les formes d'abstraction ne sont pas toujours pour les deux dérivations identiques).

La sixième partie finale est consacrée à la discussion des rapports de structure entre *-men* et *-mentum*. L'auteur passe en revue les explications d' à présent qui partent de trois points essentiels: 1° D'une part, il semble comme si *-mentum* prendrait naissance de *-men* par addition d'un second suffixe **-to*, donc de **m̄n-to*, d'où l'on pourrait expliquer aussi les formes isolées mentionnées déjà en sanscrit et en germanique (véd. *śrómata-* „renommée“, v.h.a. *hl̄iūmant* „réputation“). 2° D'autre part, l'équation lat. *strāmenta* = gr. *στρομάτα* a invité à chercher une identité de structure du type gr. *-μα, -ματος* et du typ lat. *-mentum, -menti*, dissimulée sous une organisation flexionnelle différente. 3° Mais le type grecque *-μα, -ματος*, considéré indépendamment de cette équation a trouvé un autre rapprochement: l'élargissement *-t-* s'attache dans les langues indo-européennes diverses aux thèmes neutres en **-n-*, resp. **-r/-n-*, comp. gr. *ῥπαος* (g. *ῥπατος*) = scr. *yákr̄t* (g. *yaknák*) et v. sl. *br̄eme* = gr. *φῆμα* < **bher-m̄n-t*; ceci a donné facilement initiative à la pensée que le nom.-acc. a été point de départ d'un élargissement, qui, en grecque, s'est généralisé, mais en conservant un rôle purement flexionnel. Il faut consentir avec l'auteur qu'aucune de tentatives d'explication existantes qui s'efforcent de concilier les points de vue cités ne persuade. Contre l'hypothèse reconnaissante un type **-m̄n-to* à suffixe **-to*, qui en grec aurait contaminé le type **-m̄n-* et qui en latin aurait créé les dérivés en *-mentum*, l'auteur apporte une objection sérieuse que l'effet sémantique du suffixe **-to*, dont la valeur est autrement très marquée, n'apparaît point dans ces dérivations. Il est donc nécessaire de reconnaître dans *-mentum* un élargissement **-t-* adjoind au suffixe *-m(e)n-*. L'élément **-t-* n'a pas de valeur propre, mais dans les certaines combinaisons, des valeurs définies pourraient s'établir. L'auteur donc se pose la question s'il y a des traces à côté des neutres en **-n-*, d'un type également neutre en **-nt-* déjà en indoeuropéen, dont dériverait, par des voies différentes, d'une part la formation latine en *-mentum*, d'autre part peut-être aussi la flexion grecque *-μα, -ματος*.

Il éveille l'attention tout d'abord vers quelques faits notables du latin, qui offrent des indices intéressants. 1° Il montre avec conviction que *-mentum* ne peut pas être considéré comme une simple thématisation de *-m(e)n-* élargi par un **-t-* sans valeur, car il y a une thématisation pure et immédiate créant le type **-mno-*, puis que ce développement de **-nt-* sur base **-m(e)n-* touche exclusivement les neutres parce qu'il n'existe ni le type adjectif en **-mentus* à côté de *-mentum*, ni de l'autre part le type de neutre en *-minum* à côté du masculin en *-m(i)nus* et féminin en *-m(i)na*: **-mento* est donc le type spécifiquement neutre. 2° Il avertit du type en *-entum*, qui est lié côte à côte avec le type en *-mentum*: le rapport *unguentum/unguen* est parallèle au type *strāmentum/strāmen*. Par une analyse morphologique-sémantique des mots y appartenants il démontre que — d'une manière pareille comme dans la couple *-mentum/-men* — ni dans la couple *-entum/-en* n'apparaît la valeur du suffixe **-to*, qui pourrait expliquer la distinction de sens entre *unguentum* et *unguen*. 3° Il souligne la fréquence particulière du pluriel mentionnée déjà quelque-

fois pour *-mentum* au cours de tout le développement de la langue latine (dont le roman a conservé encore un type de collectif reposant sur *-menta*), et dont il observe les indices au type en *-entum*: d'ici il semble que la formation avait une aptitude particulière à créer des mots de sens collectif. 4° A la même pensée mène aussi le flottement de genre de certains dérivés en *-ment-* entre le neutre et le féminin, en ce cas les formes féminines se rencontrent surtout au pluriel. Ainsi se rangent ces mots aux cas connus de la coexistence ancienne d'un neutre (éventuellement limité) au singulier et d'un féminin au pluriel (par ex. *epulum* — *epulae*) que déjà J. Schmidt expliquait par le collectif (en **-ā/*-ə*). L'auteur présente l'évolution vraisemblable ainsi „que, très anciennement, les collectifs en **-ā/-ə*, qui en tant que collectifs, tendaient à s'associer, d'une part, au neutre et, d'autre part, au pluriel, et que leur forme rapprochait du féminin, se sont orientés dans deux directions principales: le neutre pluriel, où il se sont finalement stabilisés en latin, et le féminin pluriel, où leur présence a laissé des traces importantes.“ Il accepte la pensée de Zimmermann de la différenciation sémantique entre le neutre et le féminin: *caementa* (n. pl.) désignerait la maçonnerie comme l'ensemble non décomposé, *caementae* (f. pl.) des pierres considérées individuellement, le singulier du fém. *caementa* = une pierre. L'importance claire de *-ment-* dans la formation des collectifs mène elle-même à la question suivante si cela n'était pas la fonction essentielle de ce suffixe à côté de *-men-*, de créer des collectifs: cela serait sans doute la valeur même de ce **-nt-*; ainsi on pourrait expliquer que le sens collectif apparaît aussi au singulier (p. e. *pavimentum*).

L'auteur trouve des appuis remarquables pour cette hypothèse dans les données comparatives de quelques langues indo-européennes qu'il explique en détail et analyse dans le dernier chapitre. Ici, nous nous bornons au résumé bref des faits principaux, sans reproduire les considérations détaillées de l'auteur, car il s'agit de choses assez connues, traitées chez nous par V. Machek dans l'étude sur les dérivés nominaux en *-et-* du slave. *Lingua Posnaniensis* 1, 1949, 87s. (v. surtout p. 91—94) et déjà aussi *Listy filologické* 64, 1937, 341. Le suffixe *-nt-*, fournissant en règle générale des adjectifs verbaux (participes) et en hittite aussi des adjectifs dénominatifs du type *irmalant* „malade“ de *irmala-* „malade“, formait aussi les noms collectifs sur la base nominale, dont les traces se trouvent dans de divers groupes indo-européens. En hittite, on trouve un nombre convenable de mots en *-ant* avec un sens collectif d'origine, bien que cette valeur soit souvent très atténuée (*ešhar* „sang“: *ešhanant-* „sang“; *utne* „pays“: *utneyant-* „population“). — Dans le louvi ce *-nt-* a été transformé en pluriel, ce qu'on peut comprendre facilement en vue de l'affinité sémantique entre le collectif et le pluriel. Il a des formes avec une caractéristique *-nz-* (= **-nt-s-*) dans les finales *-nzi* (nom. pl.) et *-nza* (acc. pl.): *pata-* „pied“ — *patanza*, *tati* „père“ — *tatinzi*. — Aussi le tokharien a-t-il des finales à caractéristique *-nt-* au pluriel, ici évidemment dans les neutres: *oko* „fruit“ — plur. A *okontu*, B *okonta*. Ainsi le tokharien confirme à la fois deux choses: d'une part que *-nt-* créait des collectifs, d'autre part qu'il était instrument de dérivation dans les neutres. — Plus compliquées et moins claires sont les relations au grecque et l'auteur consacre à elles une vaste explication documentée richement par des faits lexicographiques où il réfléchit de nouveau avant tout sur le type *-μα/-ματος*. Il rejette le rapprochement du *-τ-* de ce type et du *-t-* par lequel s'élargit le type *γάρτ* etc., et se penche à l'hypothèse formulée, bien entendu sans démonstration, par V. Machek (dans l'étude mentionnée p. 94) et il sera utile de la citer littéralement: „Par la constatation du fait que *nt* figurait, dans la langue-mère indo-européenne, dans le collectif, est rendu plus clair aussi le rapport du lat. *strāmen* envers le pluriel *strāmenta/στρώματα*. C'est donc du pluriel que proviendra le *τ* dans le génitif singulier *στρώμα-τ-ος* etc. et le *-t-* latin dans *strāmen-tu-m*. S'il en est ainsi (grand dommage qu'on n'ait pas plus d'exemples pour la répartition du singulier et du pluriel entre *-men-* et *-ment-*!), c'est un cas parallèle, utile pour expliquer cette manière slave de procéder en partant du pluriel *teleta* vers le singulier **telent* > *tele*.“ L'auteur confirme la vraisemblance de la pensée de Machek par l'examen des autres types flexionnels grecs dans lesquels **-t-* s'associe à **-n-*; il apparaît par ex. dans les thèmes en **-r/-n-*, mais aussi dans d'autres types, que c'est surtout au pluriel — et au nom.-acc. plur. — que formes fléchies sur *-at-* sont attestées. Ces faits mènent à l'idée qu'il existait aussi en grec une formation de collectifs en *-ata* < **-nta*; et il est donc probable que l'origine du *-τ-* dans la flexion *-μα/-ματος* doit être cherchée dans le pluriel *-mata* issu d'un ancien collectif en **-ə* bâti sur **-nt-* (aussi beaucoup de mots en *-μα* sont employés particulièrement au pluriel, comme *εὔματα*, *ἀκέρματα*, *κρήματα*) et que la forme du nom.-acc. plur. a pu commander l'aspect général de la flexion. — L'existence d'un ancien collectif en **-nt-* est aussi confirmée en slave par les thèmes neutres en *-et-*, qui désignent des êtres vivants jeunes, notamment des petits d'animaux (*tele*, g. *teleta*, pl. *teleta*). L'auteur passe en revue de façon critique tous les essais d'expliquer ce type, mais il s'incline lui-même à l'explication de V. Machek. Celui-ci développant la thèse plus vieille de Otrębski, a démontré par les raisons persuasives qu'il faut sortir du pluriel *tel-et-a*, qui a pris l'origine en se développant d'un ancien collectif (singulier) comparable au collectif

hittite en *-ant-* et est devenu neutre pluriel; le sens collectif s'explique bien dans les cas des petits d'animaux domestiques qui sont dans les troupeaux une sorte de collectif tout particulier. A ce pluriel ont été associés les „singulatifs“ masculins à l'aide des suffixes *-rkr*, *-scr*, *-én/-en-scr*, dans d'autres langues le singulier du type **telet*, g. *telete* (selon le rapport *slavesa: slavese*). Ces singulatifs ont mené à la déviation du sens vers une valeur diminutive. Cette interprétation (les objections faites contre elle par R. Aitzetmüller, KZ 71, 1954, 71s., étant très faibles) attache le slave au rang des langues qui attestent la vieille existence d'un collectif indo-européen en *-nt-* à côté duquel se semble présenter un type en **-nd-* (sl. *goveđo*, *jagnedь*, comparables avec le type grec en *-ad-*: *λιθάς*, *αίμας*, g. *-άδος*). La littérature sur la fonction du suffixe *-nt-* on pourrait aujourd'hui compléter par quelques ouvrages récents, p. ex. G. R. Solta, *Gedanken über das nt-Suffix*, Wien 1958 (cf. compte rendu par R. Aitzetmüller dans *Indogerm. Forschungen* 65, 1960, 71—81); F. Mezger, KZ 77, 1961, 82—85; E. Laroche, BSL 57, 1962, 23—43; E. Benveniste *ibid.* p. 44—51.

De ces prémisses ainsi préparées résulte pour point essentiel en discussion, le problème du passage de *-men* à *-mentum*, conclusion presque d'un seul sens. Les données comparatives ainsi que les faits latins eux-mêmes montrent une origine collective du type en *-mentum*. Point de départ de ce type a été le pluriel *-menta*, c'est un ancien collectif **-mpt-a* avec la caractéristique **-ā/*-ə* (**-ə* > *-ā*), l'aboutissement d'un collectif **-mpt-* parallèle à **-nt-*, surcaractérisé par l'élément *-a*, la deuxième caractéristique du collectif: d'ici *-menta* parallèle à *-enta* (*fluenta*), vis-à-vis de *-men* parallèle à *-en*. — Parce que **-nt-* fonctionne aussi seul avec la valeur collective, il n'est pas possible d'exclure tout à fait la possibilité que le singulier *-mentum* procède de **-mpt-o* (et aussi *-entum* de **-nt-o-*) thématisé, mais il y est difficile d'expliquer la valeur et le motif de cette thématisation. Apparaît donc le procès général ainsi: Il existait un type collectif en *-menta*, constitué de la manière citée très anciennement. Ce type est révélé en latin archaïque par un flottement de genre entre le neutre et le féminin (pluriel) qui était en connexion avec la différenciation sémantique entre un collectif pur et simple (neutre plur.) et un collectif conçu comme un ensemble d'unités individualisées (fém. plur.). A ces vieux collectifs on a ajouté un singulatif; parce que ceux-ci ont été fixés dans la constitution de la flexion comme neutres pluriels, le singulatif normal devait être un neutre singulier en *-um*. Les conditions dans lesquelles se développe le singulier en *-mentum*, sont différentes auprès de mots différents. Le flottement ancien entre le féminin et le neutre a rendu possible dans quelques cas de constituer le singulatif individualisant (type *caementa*, *-ae* = une pierre). Dès qu'une flexion complète s'était constituée, le type en *-mentum* s'est trouvé dans la situation détachée de son origine collective et a dû occuper une place nouvelle dans le système lexical du latin. Les plus anciens textes latins présentent un stade d'évolution, où se trouve ce type tout à fait déjà constitué, mais où il montre des traits remarquables de son origine.

Dans la notice finale, l'auteur fait remarquer pour témoigner l'originalité de son explication que les idées essentielles de son commentaire (le rapprochement de la formation latine en *-mentum* avec cet ensemble de données et l'interprétation de cette formation par un type collectif originel en *-menta*) ont été proposées dans un travail de diplôme présenté en 1948 à la Faculté des Lettres de Paris, un an donc avant l'apparition de l'étude de V. Machek. Il est donc hors de doute, que les deux savants — l'un sortant plutôt de l'aspect comparatif, l'autre peut-être plus de l'étude des faits latins dans leur développement — sont parvenus indépendamment au même résultat; dans cet accord on peut voir la confirmation de la véridicité de la solution qui semble définitive. Il est possible d'ajouter encore que la pensée de la priorité du pluriel auprès des dérivés en *-mentum* a été prononcée déjà chez F. Novotný, *Latinská mluvnice III*. *Doplňky* 1, Praha 1946, p. 100: „A côté du simple *-men* il y avait peut-être déjà dans la langue indo-européenne un suffixe composé *-mento-*, à l'origine seulement peut-être au pluriel.“

Dans ce compte rendu nous avons suivi intentionnellement le procédé inductif de l'auteur révélant au lecteur successivement la solution du problème principal et captivant son attention à elle (à côté de celui-ci, on résout aussi d'autres questions qui sont en connexion plus étroite ou plus libre avec lui) pour montrer ses méthodes marquées de finesse et de précision. Chaque mot qui appartient au type en question est examiné au point de vue lexicographique, morphologique et sémantique; ainsi il apporte aussi de bonnes bases pour l'étymologie. Il va de soi que l'auteur répète partiellement quelques explications dans son procédé méthodique. Dans la partie lexicographique et morphologique il s'appuie abondamment sur l'étymologie bien entendue orientée et limitée aux problèmes de la structure des mots. Il n'apporte pas de nouvelles étymologies, mais il présente des vues d'ensemble utiles des explications d'à présent, en les appréciant avec circonspection critique pour la plupart. En rapport avec l'étymologie il serait possible de désapprouver quelques détails ou de se pencher à une autre explication; quelquefois la reproduction des explications vieilles ou clairement fausses est superflue, rarement il ne tient pas compte des

explications importantes (p. e. auprès du mot *abdomen* p. 160 on a omis l'avis remarquable d'Érnout—Meillet⁴ qu'il s'agit de la déformation d'un mot non indo-européen; sur *timen* v. V. Machek *Lingua* Posn. 8, 1960, 59 s.).

Je voudrais encore revenir particulièrement à la partie sémantique par quelques remarques. Les routes de l'évolution sémantique sont bien et en détail réfléchies et mises en accord avec le développement morphologique. Mais elles sont fondées sur l'interprétation des acceptions qui bien entendu peut être différente. L'explication ingénieuse et travaillée avec soin, celle de la valeur originaire des anciens dérivés radicaux en *-men* éveille une certaine méfiance. La valeur moyenne d'un certain nombre de noms du type *agmen* est hors de doute, mais, il nous semble qu'elle pouvait provenir de la nature même des bases, non de la représentation projetée par le suffixe sur la notion de base. En fait, l'auteur même compte avec cela en expliquant la perte de la valeur médiale du suffixe *-men* ainsi que les verbes transitifs sont devenus base de nouveaux dérivés et que les nouveaux mots se sont orientés „par la nature même des bases“ vers le sens ou actif ou passif. Il est aussi question d'où le suffixe *-m(e)n* et proprement dit sa composante *-m-* elle-même aurait reçu cette valeur moyenne. L'auteur prouve sa théorie par des exemples choisis et par leurs interprétations sémantiques qui ne nous semblent pas peut-être arbitraires, mais qui sont pourtant subordonnées à la pensée principale avec des suppositions un peu à priori. À savoir, il accepte sans réserve pour le point de départ les théories de Benveniste des valeurs des formations différentes, il est vrai qu'ingénieuses, mais pourtant non persuasives également en tout. Les acceptions de quelques mots ne sont pas en accord avec les théories expliquées. Pour la plupart on peut expliquer telles inégalités par des confusions qui se sont produites dans les emplois sémantiques des mots du fait d'affaiblissement des valeurs anciennes — mais nous n'oserions pas affirmer en général avec l'auteur que ces confusions n'empêchent pas de reconnaître clairement les oppositions anciennes des valeurs.

L'auteur caractérise (p. 241) le type sémantique *agmen* entre autres par les mots suivants „dans la représentation attachée aux mots en *-men*, procès et chose sont comme indifférenciés: la chose est procès, le procès est vu comme une chose. De là l'égalité possible de les définir comme noms d'action ou comme noms de chose: ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais l'un et l'autre confondus dans la représentation d'une sorte de procès-chose“. Cette définition est sans doute vraie, mais elle ne doit point sortir de la valeur moyenne, impliquant la participation du sujet au procès. Ici, je me permettrais d'avertir que j'ai caractérisé d'une manière pareille, il est vrai, non seulement les thèmes en *-men*, mais aussi toutes les vieilles formations radicales (et verbales) que j'explique comme les dénominations des signes (caractères) d'action dans mon article (que l'auteur cite dans une addition d'après le compte rendu de Vey) dans *Studie a práce lingvistické I*, Praha 1954, p. 134s. et pour *-men* p. 141 (en connexion avec la critique de l'explication de Porzig); v. aussi Réponses aux questions linguistiques (au 4^e Congrès International des Slavistes Moscou 1958, p. 125s.). Je sors de l'idée que dans la conscience et dans la pensée primitives la représentation de l'état ou de l'action a été liée étroitement avec les idées concrètes accompagnantes de l'auteur du procédé, du porteur, de l'objet ou du lieu de l'action de sorte qu'un tel substantif pouvait signifier tout l'ensemble ou indiquer p. ex. une de ces idées concrètes, mais aussi nommer l'action elle-même toutes les fois que le besoin s'est fait voir; ainsi on accepte pour ces formations anciennes dès l'origine une possibilité d'évolution tant au sens concret qu'au sens abstrait. D'après cela, il n'y aurait pas sans doute dans le développement sémantique tant de mouvement comme J. Perrot suppose et les possibilités des variétés sémantiques active (instrumentale) et passive (résultative) y seraient comprises dès l'origine. Si nous ne sommes pas persuadés de la validité générale de la valeur moyenne du type sémantique *agmen*, nous ne le considérons plus comme un point de départ nécessaire de l'évolution sémantique ultérieur que J. Perrot a saisi si bien.

En précisant la valeur du suffixe *-men* par comparaison avec celle de *-tus* et *-tiō* il accepte pour le point de départ sûr la détermination des fonctions distinctes de deux types par E. Benveniste (voir au-dessus). Il est vrai que la thèse ingénieuse d'E. Benveniste a été acceptée favorablement pour la plupart (v. chez nous A. Erhart *LF* 75, 1951, 288—290), mais elle a aussi éveillé des objections sérieuses (v. p. ex. la critique de O. Szemerényi, *Archivum linguisticum* 1, 1948, 189s., et de E. Fraenkel, *Gnomon* 22, 1950, 162) et même elle a donné l'impulsion à l'essai nouveau de l'explication des fonctions distinctes de deux types en cause; c'est W. Havers, *Zum Bedeutungsgehalt eines indogermanischen Suffixes*, *Anthropos* 49, 1954, 185—232 (extrait d'une conférence déjà dans le *Anzeiger der Oesterreich. Akad. der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl.* 88, Wien 1951), qui a attribué au suffixe *-tu-* une fonction religieuse: il exprimerait l'appartenance des noms formés par lui aux choses surnaturelles et transcendantes, pendant que dans les dérivés en *-ti-* on pourrait voir l'opposition profane aux noms correspondants en *-tu*. Nous sommes loin de

préférer l'hypothèse de Havers à celle de Benveniste, mais nous pensons qu'il faudrait tenir compte d'elle.

Et encore un complément à la littérature bien qu'il faille autrement souligner de très bonnes informations de l'auteur. Dans quelques passages (p. 20s., 215s., 239), on cite l'étude de W. Porzig sur les thèmes indo-européens en *-men* (IF 42, 1924, 221—274) qui a une importance fondamentale. Mais il n'y a nulle part de mention du livre remarquable du même auteur *Die Namen für Satzhalte im Griechischen und im Indogermanischen*, Berlin—Leipzig 1942, où l'on présente le développement des thèmes grecs en *-μα, -ματος*, p. 184s., 200, 240s., 265s., 278s. et où sont aussi en partie modifiées quelques déductions de l'article originaire. Citations de ce livre de Porzig nous manquent encore ailleurs, c'est-à-dire dans l'explication théorique sur la création de nouveaux dérivés où l'on parle de la théorie des groupements sémantiques présentée par J. Marouzeau; cette théorie comme une méthode de travail a une vieille tradition et le livre de Porzig la fait valoir logiquement et formule ses maximes principales (p. 4) d'une manière très ressemblante à celle de Marouzeau.

Ici encore nous pouvons ajouter une notice intéressante qu'au même sujet comme J. Perrot a travaillé E. F. Molina qui a fait un rapport „Les noms en *-men* en latin“ dans la 2^e conférence des philologues classiques en URSS; idée principale de cette conférence a été affirmation de l'origine indépendante des suffixes latins en *-men* et *-mentum* (d'après la notice dans *Vestnik drevnej istorii* 1962, p. 197; R. Hošek m'en a averti). L'actualité du thème est ainsi témoignée.

Suivent quelques détails: Parmi les exemples de la forme du suffixe *-s-men* on cite aussi v. sl. *čisme*. Mais, en slave, il ne faut pas compter avec cette forme du suffixe, on peut expliquer *čisme* mieux autrement (v. mon article cité p. 147s.). — Dans la note 1, p. 334 l'auteur veut compléter les collectifs slaves en *-ed-* aussi par le v. sl., comme il dit, *čeljed-* et par le r. *ruchljad'*. Mais dans le sl. *čeljadъ* (sic!) n'est pas *-ed-*, mais *-jad-* (comp. v. sl. *čeljadъ* Mar., pol. *czeladz* et même s.-cr. *čeljad* cité par l'auteur!) qui n'est pas peut-être suffixal et qui doit appartenir à la base (v. *Machek Etymol. slovník* 68). Et dans le r. *ruchljad'*, il ne s'agit pas de *-ed-*, mais du suffixe *-jadъ* qui peut, il est vrai, former les collectifs (v. V. Vondrák, *Vgl. slav. Gr.* I 655s.). — Quant au mot *nomen* (p. 153 et 185) la grande variabilité des sons dans la syllabe radicale provient à peine de l'évolution régulière des sons, il est plutôt possible de penser aux raisons de tabou (v. mon article cité p. 145).

L'oeuvre de J. Perrot présente avant tout une grande contribution à la description et à l'explication d'un grand ensemble des faits latins, mais elle est aussi une contribution excellente à la grammaire comparée indo-européenne et touche impulsivement aux certains problèmes de linguistique générale, descriptive et historique. Il faut souligner l'égalisation proportionnelle de deux aspects avec laquelle l'auteur aborde la présentation de l'histoire d'un groupe des dérivés latins: d'une part de l'aspect génétique que prouve les formations des mots dans leur origine (comment de nouveaux mots se créaient), d'autre part de l'aspect de fonction et de structure qui examine comment les mots rentrent, sur base de leur formation, dans le lexique de la période donnée et par quelles relations et cohérences ils sont liés à l'autre fonds du lexique, bref la fonction de ces formations au système de la langue. C'est une oeuvre d'une grande assiduité, d'une splendide vue, d'un esprit pénétrant dont les résultats ont pour la plupart une valeur durable.

Antonín Mátl

Pandele Olteanu Limba povestirilor slave despre Vlad Ţepeş. Bucureşti 1961, 409 stran, za 14 lei. Vydala Akademie RLR.

Autor „Jazyka slovanských pověstí o Vladu Ţepešovi“ není československým lingvistům neznámý. Vždyť působil na Slovensku, kde i publikoval své knížky. Stále bedlivě sleduje československé lingvistické práce, jak o tom svědčí četná jména představitelů české a slovenské jazykovědy, uváděná v bohaté bibliografii této knihy. V posledním desetiletí se soustředil P. Olteanu na zkoumání rumunsko-slovanských vztahů a zvláště na karpatskou slovanštinu. Dokazují to témata časopiseckých článků, uveřejňovaných rumunsky, rusky a francouzsky. Z nich je také zřejmé, že jak důležité pokládá studium staroslověnského jazyka v Sedmíhradsku, kterým se obírá i v tomto díle, jež má být základem ještě větší práce.

„*Skazanie o Drakulé voevodě*“ doit prendre sa place aux côtés des autres chroniques slaves écrites en Roumanie, car elle fournit des informations précieuses sur le pays et sur un prince régnant roumain du XV^e siècle. Cette oeuvre illustre on ne peut mieux les profondes relations qui ont existé entre les Roumains et les Slaves“ (str. 354). Tento závěr francouzského souhrnu vysvětluje, co nového přinesla Olteanova práce. Památka, dosud pokládaná za ruskou, vznikla podle něho na dvoře Matyáše Korvína v severních Uhrách. Do Ruska se dostala s nějakým poselstvím koncem 15. století, byly oblíbeny, rozmnožována a přitom porušována, tj. byla odstraňována „karpatismy“, které dělí Olteanu na hungarismy, latinismy, moravismy a rumunismy.